

OBAMA ET MOI

OBAMA ET MOI

Xavier Frison

roman

© Protégé par Cléo + / SDGL.
Reproduction intégrale ou partielle interdite
sans le consentement de l'auteur : obamaetmoua@gmail.com
Illustration de couverture : © Xavier Frison – 2020.

« De liane en liane et singer le vide »

Ça commençait à ronronner, à la rédaction. Des mois que j'étais englué dans mon fauteuil de nylon noir, à taper des tweets comme un hamster. À gaver d'articles bâclés le site web de mon journal, un hebdomadaire politique estampillé « gauche de la gauche ». La maison s'ennuyait depuis des années avec les mêmes grognards installés depuis des décennies aux postes à responsabilités, desquels les femmes brillaient par leur absence. La communication entre les journalistes allait de mal en pis, et la boîte à tabou des engueulades jamais soldées ne cessait de grossir. J'étais moins vieux que les anciens, encore assez frais pour saluer les stagiaires arrivants, leur demander d'où ils venaient tout en désignant l'emplacement de la cafetière et des gogues. Malgré tout, je commençais à trouver un peu trop confortables l'écran démesuré derrière lequel je me cachais et cette place trop habituelle dont je n'avais plus grand-chose à attendre. Et puis, je ne voulais pas finir comme eux, les trop-restés aux airs de poisson rouge perdus dans le bouillon saumâtre de la mare. Je ne voulais plus subir le frou-frou des charentaises de la préposée à l'accueil sur la moquette élimée quand, chaque jour, à quinze heures zéro zéro, elle annonçait « *Je vais à la Poste* », dans un silence de mort à peine dérangé par le cliquetis irrégulier de nos doigts sur les claviers.

À la manière de cette femme qui faisait plus vieille que ses

artères, la presse écrite peinait à sauver les apparences. Nous étions en 2008 ; la profession était devenue un incommensurable foutoir, un métier à plusieurs vitesses. Les élites pouvaient espérer une place dans un média connu de leurs parents, les autres devaient se construire un CV à la force du culot et du talent, pour peu qu'on leur laissât une chance de le montrer. Entre ces deux extrêmes, il y avait les types comme moi, qui avaient accroché in extremis le ponton d'une école de journalisme second ordre, reconnue mais modeste. On avait fait des stages au Monde, à l'Obs, à Radio France, au Figaro ou à l'international, on plaçait ensuite une pige ou deux sous-payées à Libé ou au Monde Diplo, mais il nous manquait ce petit quelque chose, le pedigree, les contacts ou l'origine sociale qui, dans ce métier, comptaient sans doute plus qu'ailleurs pour installer son nom à la une d'un titre prestigieux. Alors, on naviguait de journaux méconnus en piges honteuses pour le grand Satan de la communication, parce qu'il fallait bien bouffer et payer les loyers parisiens. Désormais, les plumes se diluaient dans la masse des innombrables médias qui pullulaient, avec pour objectif principal d'engranger les encarts publicitaires comme on ramasse les feuilles à l'automne. Les premiers articles écrits automatiquement par de puissants algorithmes étaient testés en Californie ; la confrérie de la presse découvrait, effarée, que la mondialisation pourrait bien lui casser les reins comme les derniers des ouvriers dont elle contait les malheurs depuis quarante ans, sans jamais en sentir le souffle fétide.

Je n'étais ni une plume ni un talent brut. Ni un cancre, ni tout à fait un imposteur. J'étais l'un de ces milliers de journalistes anonymes qui pouvaient assurer à peu près tous les

postes de rédacteur généraliste, aussi bien et aussi mal que le suivant sur la liste. Peu d'entre nous ambitionnaient encore de changer le monde. J'avais eu cette idée fermement ancrée en moi, à mes tout débuts. Et puis, comme la majorité de mes jeunes confrères, je l'avais peu à peu remise dans le creux de ma capuche de sweat-shirt et les pintes de bière descendues aussi régulièrement que le bouclage d'un quotidien. Nous étions cyniques avant même d'être déçus, arrogants sans avoir à prendre de revanche sur quiconque.

Notre ennemi n'était pas une idéologie, un tyran massacrant son peuple, ni même un Dieu devenu fou, bien qu'il rodât là, tout près. Notre ennemi était des gens qui nous ressemblaient follement, avec nos jeans-baskets arborés passé cinquante ans et nos cheveux savamment hirsutes, chevauchant des scooters dégingués ou des vélos épurés. À notre différence, cependant, eux avaient été bons en maths. Au sortir du lycée et des années 1990, ils avaient découvert la toute-puissance de ces chiffres qui ouvraient les portes des marchés et celles des multinationales du web. Ceux que nous moquions sur les bancs de l'école nous regardaient maintenant avec morgue, du haut de leurs vies de traders ensevelis sous l'argent gagné sur le dos des fermetures d'usine. D'autres préparaient le nouveau totalitarisme globalisé, cette dictature 2.0 qui allait décider, quelques années plus tard, d'élections présidentielles par la force brute des données, remplacer les hommes et leurs salaires par des cœurs en circuits imprimés, aspirer la vie privée de chaque individu et retirer les relations du mot « humaines ». Mais nous n'en étions pas là.

Tout en envoyant des CV à des journaux en dégraissage permanent, je ressentis le besoin impérieux de bousculer mon

horizon étriqué. Le moment était parfaitement choisi pour partir prendre le pouls de l'Amérique. À trois mois de l'élection présidentielle, le prétexte était excellent, d'autant que la convention démocrate devait se tenir bientôt à Denver, Colorado. Avec en point d'orgue un moment historique, l'intronisation de Barack Obama, premier noir à la candidature démocrate pour l'élection présidentielle. Un grand discours dans le stade de basket de la ville, suivi dans tout le pays et retransmis dans le monde entier, dont le souffle me propulserait ensuite sur la route, vers l'est, à la rencontre de l'Américain de la rue. Voilà ce dont j'avais besoin et ce que je devais vendre à mon patron, en prenant bien soin de dissimuler mes arrière-pensées égoïstes dans l'affaire. Seul l'intérêt supérieur du journal devait triompher.

Même s'il n'était dupe de rien, mon rédacteur en chef ne pouvait pas refuser cette proposition. Également patron du journal, arrimé à son poste depuis trente ans, Simon avait pris soin de tuer dans l'œuf toute forme de contre-pouvoir. En octroyant, la plupart du temps, des prébendes aux salariés : une semaine de quatre jours à l'une, une autorisation à désertar la rédaction en permanence pour l'autre, un titre fantoche pour celui-là, un blanc-seing à ne rien faire pour celui-ci. Tout en jetant dehors quiconque refusait d'entrer dans ce petit jeu pervers qui, couplé à l'absence totale d'émulation et de formation, piégeait les salariés dans une bulle rance condamnée à voir le monde extérieur changer sans eux.

Mon hochet à moi, sorte de petit parasite pour une personnalité allergique au conflit comme mon patron vieillissant, c'était un feu vert au grand reportage, de temps à autre. Un os

à ronger qui avait le mérite de m'éloigner quelques semaines de la rédaction tout en bénéficiant au contenu du journal. Le temps de ficeler un projet pensé jusque dans ses moindres détails, de démontrer le coût ridicule de l'escapade, de promettre des papiers en pagaille, et j'avais mes billets en poche. Trois semaines, cinq mille kilomètres à travers dix États américains au crépuscule de l'été, voilà qui avait une certaine allure. Et me redonnerait peut-être un peu d'estime de moi. Au fil des années, j'étais devenu un archétype de ces journalistes mi-écrivain, mi-informaticien, à qui la position assise s'impose comme une évidence. Mais je savais que le reportage me donnait des ailes. Peut-être parce que le reportage, c'était ce qu'il y avait de plus simple. Trouver une histoire à raconter, des gens, des avis différents et des gueules à décrire. Aller voir tout ce petit monde un peu partout, noter le tout, se souvenir des détails, régurgiter l'ensemble avec quelques artifices de style soigneusement distillés. Il n'en fallait pas plus.

Quelques semaines après mon soubresaut, imprimatur du chef et visa de journaliste en poche, j'attendais mon tour sur un skaï fatigué de Roissy. Pour tout bagage, quelques frusques, un carnet de notes et un minuscule ordinateur. Dans un recoin de cet aéroport rouillé, le seul troquet minable alentour fermait déjà ses portes. S'y accrochait une femme-épave qui n'irait nulle part ce soir. Comme une oasis, le kiosque à journaux standardisé scintillait encore, sa lumière blanche contrastant avec le jaune délavé qui sortait à peine l'aérogare de sa pénombre miteuse. Nous étions là, quelques voyageurs perdus, agrippés aux sièges épars sur lesquels tous les nomades de cet aéroport suranné finissaient par échouer. Dans le silence pesant, un son grésillant s'échappait d'un casque trop

gros ; deux jeunes malmenaient une borne de jeu vidéo des années 1980 perdue dans un couloir. Un quinquabedonnant tripotait sa tablette, son vieux cuir gris-bleu sur les épaules. Deux jeunes filles portaient l'uniforme mondial hideux des Occidentales en vacances, l'infâme triptyque short en jean-débardeur-claquettes sonores, flip-flap à chaque pas gourde. Un peu plus loin, quelqu'un mastiquait bruyamment un sandwich en plastique. Toutes les dix minutes, le haut-parleur annonçait une demi-heure de retard supplémentaire pour mon vol vers Denver, via Philadelphie. Voilà qui commençait bien, et me plongeait dans le souvenir d'un soir de grisaille, à la gare RER de Massy, en région parisienne. Manuel Valls, alors Premier ministre, y était resté tout l'après-midi, tel un maire de province, pour l'annonce d'un gigantesque parc de loisirs au faux label écolo. À la fin de ce reportage piteux, une paralysie soudaine du réseau ferré à la gare de Massy m'avait cloué sur place pour trop d'heures. Le genre d'endroit, dans cette « région parisienne » sans contour, où la médiocrité appelait la médiocrité, le fond aspirait le fond. Je me souviens avoir guetté l'arrivée imminente des cancrelats ; ils attendaient probablement leur heure, tapis dans un coin. À tort, car cet endroit leur appartenait déjà. Tout les appelait, les joints de carrelage moisis, la laideur des couloirs, les bancs crevassés, les tags sans talent, tout, du sol au plafond, ressemblait pour eux au paradis. Ce parfait tableau du moche avait besoin d'eux, même. On était presque déçus de ne pas les voir débouler, toutes antennes dehors, le sourire jusqu'aux oreilles. Nous aurions fini par danser, j'en suis sûr, eux et nous, nous et eux, bientôt mêlés en une improbable farandole, emportés dans une gigue endiablée. Bras, antennes, têtes, carapaces n'auraient plus fait

qu'un, un être nouveau fait pour vivre ici, à la gare de Massy. Tout en fixant la cravate bleue à petits bateaux de mon voisin obèse, j'imaginai la chaleur d'un vent d'août au goût de sel. Et moi, le cul planté quelque part sur le sable, au pied de la Méditerranée ou sur les dunes méconnues des rivages de la Manche. Avec un rictus au coin des lèvres, et encore cette fille imaginée assise tout à côté, collée à moi jusqu'à entrer dans ma peau, ses cheveux indomptables claquant au vent devant mes yeux plissés.

Déjà deux heures que l'on patientait dans l'aérogare, mes camarades d'infortune et moi. J'eus soudain envie de les saisir par les épaules, les uns après les autres, avec un mot de réconfort pour chacun, à la manière d'un secouriste affairé juste après une catastrophe. J'aurais voulu leur offrir la chaleur d'un bar, l'un de ces endroits où l'on entre en sachant qu'on n'en sortira plus ; ces trous noirs que l'on devine à l'instant où, accoudé au zinc, on saisit sa toute première pinte, précédé d'un petit temps d'arrêt des doigts avant qu'ils n'agrippent le verre humide et glacé. Alors, coule la mousse. Suivent les premières lampées, et soudain tout s'éclaire, tout devient simple et drôle, léger et inconséquent. On vise de vieux compact-discs de Gainsbourg derrière le comptoir, on mire l'assistance, on caresse le bois tortueux du bar et on se dit qu'on est bien tombé. Alors, la nuit peut entrer en scène.

On commençait à croire que tout finirait avant même de quitter Roissy, et voilà que les haut-parleurs crachaient enfin la nouvelle de notre libération à venir. Tout le monde s'agita, revoyant les contours d'un avenir qu'il avait comme enfoui dans un coin de sa tête. Chacun rangea ses petites affaires, portables, tablettes, magazines inutiles – pas un livre dans

l'assistance. L'échine basse, le pas lourd et le teint graphite, nous quittâmes les lieux sans un au revoir.

Assis dans le siège médiocre de mon 747 pour neuf heures de vol, entre deux places de l'allée centrale, je craignais le pire en attendant de connaître l'identité de mes voisins. En train, en avion, en covoiturage, j'avais développé cette étonnante capacité à attirer les pires voisinages, grosse dame acariâtre, vieux monsieur lecteur de *Minute*, famille avec enfant turbulent, ado mutique. Premier assis, à ma droite : un Américain massif, casquette sur le scalp, nuque courte, probablement deux fois plus large que moi. Donnie, de l'Iowa, était embarqué dans son premier aller-retour en avion après être allé rendre visite à sa fille, étudiante en Espagne. Un bon gars comme savait en produire l'Amérique, peut-être membre armé jusqu'aux dents de la *National Rifle Association*, peut-être perclus de morale religieuse, mais aussi fondamentalement humain, prêt à causer au premier venu, sans se demander ce que l'autre penserait de lui. Alors que la passerelle se détachait de notre carlingue, je constatai avec gourmandise que le siège à ma gauche était toujours vide. C'était sans compter cette passagère qui, cinq rangs en avant, se plaignait à l'hôtesse. Je pressentais le pire, ne distinguant que ses cheveux qui débordaient en boucles ambrées de son siège. Une sorcière à la voix criarde ? Une nerveuse partie pour maugréer pendant des heures sur le manque de place, le repas insipide, les films navrants, avant de s'écrouler sur mon épaule dans un mélange de scotch et de tranquillisants ? La tête tout à mes sombres présages, je vis soudain se lever une longue créature brune et rousse, aux yeux comme des barques et aux jambes sans arrêt. Elle avait 28 ans, peut-être 35 ; ses cheveux en cascades ne semblaient jamais s'arrêter de vivre. Elle vint s'installer

à mes côtés.

On aurait pu s'ignorer pendant tout le vol, mais elle s'appelait Chiara, venait de Bologne et rejoignait New York pour y travailler dans la mode. Elle était habillée avec la même fantaisie que sa chevelure, de zèbre et d'orange. Sa bouche épaisse et ses dents parfaites laissaient passer un anglais délicieux au fort accent italien. Je lui racontai ma vie avec mon accent français et, très vite, comme on le ferait avec une amie de toujours, j'ouvris mon iPod et lui tendis un écouteur du casque que nous partageâmes pendant tout le vol. Il y avait un fil entre nous et c'était un miracle ; elle finit par s'endormir sur mon omoplate. Nos chemins se séparèrent à Philadelphie, dans la longue file d'attente des formalités douanières. Elle vers New York, moi vers l'ouest.



Après un vol de quelques heures, nous tournoyions longuement au-dessus de Denver, la *High Mile City* posée à 1 600 mètres d'altitude, au pied des Rocheuses. Impossible de quitter le ciel plus encombré que les rues de Tokyo ; des dizaines d'avions rôdaient comme nous, dans une chorégraphie absurde. Bourrés d'hommes d'affaires, de politiques, d'artisans, d'ouvriers spécialisés en gaz de schiste, d'étudiants, de cols blancs de la côte est en visite chez leurs parents. Le personnel navigant, éreinté, faisait bonne figure, proposant des rafraîchissements à des passagers habitués aux embouteillages célestes.

En bas, sur le tarmac, si nous atterrissions un jour, j'étais

censé retrouver Paul, mon photographe. Ou plutôt le type que j'avais vendu comme un photographe professionnel à mon rédacteur en chef. Un vieux copain, compagnon de toutes mes embardées, de toutes les virées, que ses poches soient pleines ou, comme le plus souvent, vides comme l'air. Il m'aurait semblé inconcevable de ne pas l'avoir à mes côtés pour ce *road trip* endiablé. Et puis, il avait un œil, Paul, et quand même une solide pratique de la photo. Alors, ça devait coller et tout le monde y trouverait son compte. J'avais néanmoins une petite appréhension, connaissant le dilettantisme assumé du personnage, que rien ni personne ne pouvait obliger à faire ce dont il n'avait pas envie. Le genre de garçon qui n'aurait jamais couru ni même pressé le pas. « *À quoi ça sert ? On est en retard, de toute façon* », m'avait-il répondu lors d'une précédente imposture, alors que nous avions une demi-heure de retard à l'ambassade des États-Unis, à Paris, où son Excellence nous attendait. Il était comme ça, et passer ses nerfs sur lui n'avait aucun effet. Tout glissait, il fallait juste le savoir. Un novice aurait probablement craqué au bout de quelques jours, mais je connaissais le spécimen. Et puis, avec ma nervosité un peu trop marquée à l'approche des grands rendez-vous, je me disais que notre attelage ferait un bon équilibre. Une équipe de bric et de broc, mais, enfin, on ferait ce qu'on pourrait.

Nous venions d'atterrir dans ce qui aurait pu être n'importe quel aéroport du monde. Au guichet du loueur de voitures où nous étions censés nous retrouver, personne. Je m'en doutais presque, la ponctualité n'étant pas non plus la qualité première de Paul. Ne pas s'énervier. Constater. Attendre. Envoyer un SMS, téléphoner, envoyer un e-mail. Et puis, finalement,

prendre la voiture et se diriger vers le motel, seul, fourbu par un voyage interminable. Manque de chance, plus de GPS disponible à la location et celui de mon portable était inopérant. Il allait falloir se repérer seul dans la nuit noire pour trouver ce foutu « Welcome Motel » à l'est de la ville. J'y parviendrai, deux heures et demie plus tard, hagard de fatigue et mort de faim.

Personne non plus, dans la chambre. J'espérais vaguement y trouver mon camarade, allongé sur le lit, ou planté dessus en lotus, en train de s'adonner à ses improbables exercices de yoga à coups de profondes respirations. Des incantations silencieuses auxquelles je ne comprenais rien, moi qui avais besoin de faire craquer mon cœur pour expier mes fautes. Mais, je devais bien l'admettre, ces simagrées m'apaisaient rien qu'en les observant du coin de l'œil. En attendant, Paul n'était pas là et je sentais déjà ma tension monter de deux ou trois crans. Car les hostilités commençaient dès le lendemain, avec la Convention démocrate, cette démonstration de force utilisée par les deux grands partis américains pour introniser officiellement leur candidat. La ville entière était peinte aux couleurs de l'événement et Denver grouillait de la crème des députés, sénateurs, ex-ministres, lobbyistes et conseillers venus tout exprès de Washington pour leur *pow wow* quinquennal. Je devais pouvoir tenir debout pour renifler tout ça et commencer le boulot. Il était temps de s'écrouler sur un lit dur aux draps rêches.

★ ★ ★

Après quelques heures d'un sommeil poisseux, j'émergeai en

pleine nuit, gêné par ce que je croyais être le décalage horaire. Des cris stridents et des mots hurlés d'une grosse voix féminine transperçaient les murs. Leur répondait la même voix au masculin. L'homme semblait geindre, la voix de femme dominer la bagarre.

— *You hit me first, you hit me first !* vociférait la femme, sur un ton semblant justifier une correction infligée à son mari.

J'imaginai immédiatement une femme-araignée, gigantesque, corrigeant un frêle compagnon apeuré regrettant déjà de s'être attaqué à plus fort que lui. Tétanisé dans mon lit trop grand, j'hésitais à me mêler à la lutte. Sortir, tenter de m'interposer dans une scène de ménage à l'américaine, dans ce motel miteux de banlieue ? Qu'allais-je y trouver ? Un colosse tatoué, ravi de voir débarquer un frêle Français au milieu de son pugilat familial ? Une arme posée sur la table de nuit, ou déjà portée au poing ? Je me levai et, bénissant le ciel de ne pas avoir à interroger ma lâcheté plus longtemps, je vis des lumières bleues envahir ma chambre, accompagnées des hurlements exagérés des sirènes de police. Décidé à caler mon manque de courage au même niveau que mon sens du voyeurisme, je ne sortis pas pendant l'interpellation. Ça hurlait, ça cognait, ça tanguait ; et puis, les lumières disparurent, emportant avec elle les sirènes, les cris et les coups.

Soudain, le « clic » de la carte magnétique activa l'ouverture de la porte.

— Ah putain, qu'est-ce que c'est que ce bordel ? J'ai bien cru que ça venait de ta piaule !

Paul venait d'arriver, hilare, avec une dizaine d'heures de retard. 45 ans, une calvitie bien avancée sur une tête énorme et une éternelle dégaine d'adolescent ; des pattes d'oie autour